



HAL
open science

L'apnée des surfeurs

Anne-Sophie Sayeux

► **To cite this version:**

Anne-Sophie Sayeux. L'apnée des surfeurs. Sous la direction de Mary Schirrer. S'immerger en apnée, cultures motrices et symbolismes aquatiques., l'Harmattan, pp. 123-134, 2015, 978-2-343-05764-4. halshs-03167752

HAL Id: halshs-03167752

<https://shs.hal.science/halshs-03167752>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SAYEUX ANNE-SOPHIE

MCF en délégation CNRS

UMR 7268 ADES Aix-Marseille Université / CNRS / EFS, Faculté de Médecine de Marseille.

Laboratoire ACTÉ, EA 4281, Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand.

Associée à l'Umr 5185 ADESS, Université de Bordeaux.

Anthropologue

4bis B. Alsace-Lorraine,

64100 Bayonne

Sayeux.annesophie@gmail.com

L'APNÉE DES SURFEURS, UN ENGAGEMENT AQUATIQUE

Résumé :

Ce travail, basé sur des observations de terrain et une série d'entretiens, décrit ce qui se joue lors de l'immersion du surfeur, soit lors du « canard », soit après une chute. Un savoir-faire sensible s'élabore à travers les sensations vécues lors des apnées dans le surf. Pour être bien supportés, ces instants critiques demandent des qualités de compréhension et d'adaptation à l'élément marin. Il en résulte un sentiment de « symbiose » où les frontières entre corps et océan s'amenuisent. Le surfeur, à travers une certaine humanisation du milieu maritime, semble déconstruire la pensée naturaliste séparant l'humain du non-humain. Ne serait-ce pas là une représentation de la nature propre aux gens de mer ?

Mots clefs :

Corps et savoir-faire sensibles, nature, représentations, surf, apnée.

L'APNEE DES SURFEURS, UN ENGAGEMENT AQUATIQUE

Introduction :

Rarement, l'apnée des surfeurs est évoquée dans les travaux scientifiques. Pourtant, ces quelques secondes passées sous l'eau sont bien plus fréquentes que ces instants fugaces où le surfeur glisse sur la vague. L'observation de la pratique ainsi que l'analyse des entretiens montrent deux formes principales d'apnée. J'appellerai la première « apnée volontaire », elle a lieu lors du canard et la seconde « apnée involontaire » fait suite à une chute. Contrairement aux formes d'apnées plus classiques où l'un des objectifs est de rester immergé le plus longtemps possible (Andrieu, 2010, 175), le but ici est de remonter au plus vite à la surface pour reprendre son souffle. Les techniques sensorielles mobilisées par les surfeurs pour « gérer » ces épisodes d'apnée s'affinent au fur et à mesure des années de pratique, pour devenir des automatismes qui peuvent être durs à décrire pour ceux-ci tant ils leur semblent naturels. C'est donc ce « naturel » lors de l'apnée que l'on questionne ici afin de comprendre comment les surfeurs gèrent ces moments forts en tension. Mais il est difficile pour eux de détailler ces sensations d'apnée si fugace ! Il existe une certaine inconscience des savoir-faire sensibles mobilisés lors de l'apnée du surf, proche de ce qui se joue lors de la « capture d'une balle » : « *Par exemple, si je veux attraper une balle de tennis au vol sans pratiquement y réfléchir, c'est grâce à des mécanismes sous-corticaux de détection du mouvement et de prédiction visuelle de la trajectoire qui n'ont rien de conscient* » (Berthoz, 1997, p. 58). Ainsi, faire parler les surfeurs de ce qu'ils ressentent lors de l'apnée demande de mobiliser la mémoire des sensations et des émotions. À travers ce texte, on peut apercevoir une représentation certaine de la nature qui passe par le corps, où l'humilité et l'adaptabilité sont de rigueur pour s'engager et être accepté par ce milieu océanique.

I Quelques secondes d'apnée

Le canard

« *Je pense que c'est 10 secondes, pas plus que ça...* » (J.B¹), ces dix secondes passées sous l'eau se répètent nombre de fois lors d'une session de surf, et représente selon les surfeurs interrogés environ un tiers de leur temps de pratique. Cette immersion se rencontre lors de deux moments précis : le canard et la chute. Le canard est une technique qui permet de passer sous les mousses et les vagues sur le point de déferler. Cette aide pour passer la « barre », c'est-à-dire le lieu où l'onde se brise, permet d'atteindre le « pic » où le surfeur attend les vagues quelques mètres avant leurs zones de déferlement. Avant d'entrer dans l'eau, le surfeur prend un temps d'observation dit « lecture de vague », évaluant ainsi les difficultés et les lieux facilitant le passage de la barre². Lorsqu'il se sent prêt, il peut effectuer une petite course pour prendre de l'élan et sauter en s'allongeant sur sa planche, pour passer les premières mousses si elles ne sont pas trop puissantes. Dans le cas contraire, il marche dans l'eau avec sa planche de côté _ évitant ainsi de la recevoir de plein fouet dans le visage si une vague la soulève, jusqu'à la taille. Après le passage de la dernière vague, le surfeur s'allonge sur sa planche et commence à ramer en allant chercher l'eau profondément avec ses mains pour éviter à la faible densité de la mousse en surface. Lorsque la vague est environ à 1m50 de lui, il se saisit des deux côtés de sa planche et relève le haut du corps dans une traction pour faire appui de tout son poids sur le haut de celle-ci pour l'enfoncer sous l'eau. Un genou sur la planche et l'autre jambe flottant, il stabilise l'ensemble. Lorsque le nez est suffisamment immergé, juste avant que la mousse arrive, le surfeur plonge alors sa tête et transfère tout son poids sur le genou afin de faire basculer l'arrière de la planche dans l'eau pour faire remonter le nez de l'engin à la surface. À ce moment, le surfeur colle la planche contre son torse, utilisant la flottaison de celle-ci pour se faire entrainer à la surface alors que la vague lui est passée au-dessus. S'il surf sur une grande planche (dite longboard) plus dure à immerger, alors le surfeur allongé l'empoigne en se retournant, la vague passant ainsi par-dessus la planche. Plus la vague est grosse, plus le surfeur doit plonger profondément et longtemps. Pour faciliter le canard dans de plus grosses

¹ J.B, 28 ans, 8 ans de pratique, à Biarritz le plus souvent.

² Voir à ce sujet : Sayeux, 2008.

conditions³, il peut s'effectuer en poussant la planche de côté avant de plonger, certains même se mettent debout sur celle-ci et sautent dans l'eau avant que la déferlante arrive :

« Quand la vague est trop grosse comme à Guétary, c'est des mousses de 2 ou 3 m, on va sauter, on va plonger sans la planche. On cherche même pas à faire un canard, ça sert à rien, parce qu'on peut pas passer dessous. Alors on monte sur la planche, on plonge et on va au plus profond et on se fait traîner la planche par le leach⁴. On attend que ça passe et on monte. Récupérer la planche, repartir, souvent il y en a deux trois comme ça. Quand on est au mauvais endroit, ça peut durer deux, trois, quatre vagues. Donc la vague arrive en face, moi je vais monter pour être plus haut pour plonger plus profond, je nage vers le fond, puis je passe derrière, puis après il y a le leach qui t'accroche qui tire donc qui t'entraîne. Donc il faut récupérer la planche ramer et là souvent il y a une autre vague qui arrive, et il faut faire la même chose ! Donc c'est hyper physique. » (Thierry⁵).

Durant le canard, le temps passé sous l'eau, variable selon la taille et la puissance des vagues est en moyenne de 5 secondes, mais peut atteindre jusqu'à 40 secondes en cas de très grosses conditions. Dès lors, le canard se rapproche du vécu lors de la chute, où la plongée dans les eaux tumultueuses demande une grande connaissance de soi et des éléments.

Pris dans les vagues

Nombre de témoignages existent sur cet instant critique qu'est la chute, « apnée involontaire » subie par les surfeurs. Dans les entretiens tout comme dans la presse, ces expériences sont décrites avec panache. Il suffit de parcourir la rubrique « *coup de pression* » du journal Surf Session⁶ pour comprendre les différents états émotionnels par lesquels passent ces personnes. Elle peut être volontaire lorsque le surfeur, finissant son mouvement, saute de sa planche en visant l'arrière de la vague afin de ne pas être pris par celle-ci, qui risquerait alors de le repousser jusqu'à la barre. Si l'exécution respecte les règles de l'art, il échappe à l'apnée involontaire puisqu'en quelques brasses il remontera à la surface et se préparera à prendre une prochaine vague. En revanche, si la chute est fortuite, le surfeur, bien que pouvant s'y attendre,

³ A partir de 2m50.

⁴ Fil qui relie la cheville du surfeur à sa planche.

⁵ Thierry, plus de 20 ans de surf, dans les Landes, à Anglet et Guéthary.

⁶ <http://www.surfsession.com/tag/coup-de-pression/>

reste surpris par ce déséquilibre et n'a guère que le temps d'aspirer à la hâte une goulée d'air avant de se retrouver pris dans les vagues. Les surfeurs dénomment ce moment : « *la machine à laver* », expression on ne peut plus imagée pour dire à quel point les vagues secouent les personnes réduites alors à de simples pantins de chiffon. L'objectif premier du surfeur alors est de « *sortir de là* » au plus vite. Bien sûr, l'urgence est due au peu d'air qu'il a en réserve, puisqu'il n'a pas pu se préparer à une longue apnée avant de chuter. Mais l'autre priorité est d'éviter tout risque de blessure, car sous l'eau, il peut subir des torsions de membres, des coupures dues à un fond rocheux ou à une planche, ou encore des percussions avec le matériel. L'apnée involontaire est une phase plus ou moins critique selon la taille des vagues. Elle nécessite une considérable maîtrise de ses sensations et de ses sentiments. Mais laissons place au témoignage de Jano⁷ qui donne un très bel aperçu de ce qui se joue lors de ces instants :

« Donc en général quand on tombe, quand c'est très gros, c'est vrai qu'avec les marées et tout ça enfin on est déportés, des fois. Mais on le voit, ça. Avant de rentrer dans l'eau, on voit si y'a du courant même sur le pic. On voit si y'a du courant ou comme ça. Et puis on connaît un peu l'endroit ici, donc on sait que si on est déplacés par le courant, il ne faut jamais paniquer de toute façon, il faut se laisser toujours entraîner par le courant. Donc ça peut durer une demi-heure. On peut se retrouver sur une autre plage. Lafitenia par exemple où on peut se retrouver, après à Cénitz. Donc voilà. Bon l'appréhension quand on est sur des vagues de rochers, c'est de casser le leash. C'est ça le problème. Alors, casser le leash, ça veut dire la planche dans les blocs. Mais bon y'a une technique c'est-à-dire ne jamais résister quand on est pris dans la « machine à laver » comme on dit. Il faut jamais résister et essayer de remonter à la surface. Le mieux c'est, on a en général pris sa respiration automatiquement, donc voilà et de faire aucun mouvement et de se laisser entraîner par la planche pour éviter le maximum de résistance, pour pas que le leash casse. Donc, il faut se laisser entraîner et puis dire : « on s'en est sorti, on va s'en sortir encore ». Donc faire le moins d'efforts possibles et automatiquement Archimède, il nous remonte à la surface (rires). Alors bon en général, quand ça dure un peu longtemps, on regarde, on ouvre les yeux. Et puis on regarde si y'a pas une autre vague qui arrive. On voit à la couleur de l'eau. Effectivement le problème, c'est quand y'a une autre vague qui arrive par derrière au moment où on remonte, on a l'autre vague qui est arrivée. Donc là, on n'a pas le moyen

⁷ Jano, 56 ans, plus de trente ans de surf, principalement Anglet et Guéthary, toutes conditions.

de respirer. Alors là, on accélère pour monter. Mais en général, on remonte automatiquement. Ça m'est arrivé une fois à Guéthary. C'était en décembre de 81, heu, en mars 81. D'abord, c'était gros qu'on était trop à l'eau, d'avoir pris une vague, d'avoir cassé le leash, et donc d'être dans la machine à laver. Et puis à un moment donné, c'était un peu long. Et j'ai ouvert les yeux bien que j'ai une lentille, j'ai ouvert les yeux, et puis effectivement j'ai vu sombre quoi. J'ai vu du sombre arriver parce qu'on voit, c'est la vague suivante qui arrive. Donc j'étais dans la mousse, dans la mousse la densité est faible quoi, donc on a du mal à flotter. Donc j'ai un peu accéléré le mouvement pour remonter. Effectivement, quand je suis remonté, j'ai eu le temps de faire (bruit de reprise de respiration) une apnée, enfin de respirer quoi et j'ai même pas eu le temps de replonger parce que j'ai eu la vague qui m'est passée par-dessus. Et là, le fait de pas pouvoir replonger, on est entraîné c'est encore plus long. Donc on reste en boule et puis... Quand je suis remonté, c'est vrai que j'ai... Quand on remonte, c'est jamais lisse, c'est toujours un peu, c'est clapot. Et là en remontant, c'est clapot et j'ai bu la tasse là. Et là, c'est vraiment pas agréable. Quand on boit la tasse, l'eau est froide, y'a personne qui te voit, enfin c'est... Et quand je suis rentré, là bon, j'avais plus la planche. Je suis rentré, je me suis même pas occupé de la planche. J'ai vomi tout ce que j'avais, quoi. Je suis resté pendant une demi-heure dans le froid à pouvoir rien faire. Et c'est quelqu'un qui m'a ramené la planche, qui m'a demandé si ça allait. Bon ça allait un peu mieux. Mais bon, pendant 24 heures, j'ai pas surfé, c'est sûr ça. Bon après oui, parce que quand les vagues sont belles, on a envie d'y retourner. Et puis, on se dit qu'on s'en est sorti. Bon, j'avais le tort, ouais de heu, d'être sorti... Enfin, on était trois, ben avec 2 personnes qu'ont pas trop fait gaffe, quoi. En général, quand c'est gros comme ça, on fait toujours un peu attention ! »

En parcourant ce témoignage, on constate à quel point l'apnée involontaire engendre et mobilise bien des sensations. La connaissance et la reconnaissance de celles-ci passent par un long processus d'apprentissage. Basée sur l'écoute de soi lors des phases d'essais/ erreurs, elle offre un savoir-faire sensible propre aux marins de rivage que sont les surfeurs (Sayeux 2006, 2008, 2013), naviguant sur les vagues.

II Savoir-faire sensible

Nombreuses sont les sensations mobilisées dans l'apnée volontaire ou involontaire qui nécessitent une écoute fine du ressenti corporel, comme le montre l'extrait d'entretien ci-dessus. Paradoxalement, les surfeurs interrogés sur leur manière de faire répondent qu'ils n'en savent rien : « *C'est automatique, je sais pas... C'est juste, tu vois la vague arriver pour plonger. Au moment de relever la planche et je pense même pas à ma respiration ça se fait...* » (J.B). Pas de surprise ici : cette naturalisation est un paradoxe entre l'hyper-écoute de son corps et une naturalisation de ce savoir-faire, déjà relevée dans de précédents travaux concernant la transmission du surf (Sayeux, 2010, 2008, 2006) où la population étudiée⁸ répondait majoritairement ne pas avoir appris à surfer, comme l'exprime Bertrand⁹ : « *Moi j'ai jamais eu la sensation d'apprendre, j'ai jamais appris à surfer (...), j'ai jamais eu cette sensation d'apprendre à batailler, comme je vois des mecs batailler pendant des heures. Moi, c'était naturel, c'est naturel.* » (Sayeux, 2008, p. 72). Ce type de réponses est fréquent pour l'anthropologue ou l'ethnologue sur le terrain. Jouvenot et Vielle-Marchiset le relèvent dans leur ouvrage sur la socio-anthropologie de la transmission : « *Lors des interactions, enquêteur-enquêté sur des terrains différents, chacun a constaté une rhétorique partagée par les acteurs qui, à la question : « qui vous a transmis votre savoir ? » répondait toujours quelque chose de cet ordre « j'avais ça dans le sang », « j'ai toujours aimé ça » (...) Chaque chercheur s'est trouvé d'emblé confronté à une naturalisation des savoirs par les acteurs (...) l'interviewé le renvoie (le chercheur) à une antériorité, de l'ordre de la nature, de l'inné plutôt que de l'acquis.* » (Jouvenot, Vielle-Marchiset, 2012, p. 10). Lorsque l'on interroge les personnes sur les processus qui leurs ont permis de connaître et reconnaître les sensations mises à profit dans différentes pratiques, et ici l'apnée dans le surf, il est bien difficile pour elles de répondre. Pourtant, ce savoir-faire du corps requis lors du canard tout comme lors de la chute, cette « *capacité de juger et de choisir* » « *(...) de pouvoir juger en mobilisant tout nos sens, sinon le corps tout entier. Savoir-faire incluant pourtant une autre dimension tout aussi fondamentale : la capacité d'anticiper, de prévoir.* » (Chevalier, 1991, 3-4) est consubstantielle à l'identité des surfeurs et à leur rapport au milieu marin.

L'œil marin

⁸ Surfeurs en majorité landais et basques ayant plus de 5 années de pratique, surfant toute l'année et ayant appris l'activité en dehors des clubs ou écoles de surf.

⁹ Bertrand, 39 ans, 20 ans de pratique, entre Contis et Mimizan, entre 1m50 et 3 m.

Lors de l'apnée, le « *savoir-faire* » en tant que disposition sensible du surfeur s'appuie en premier lieu sur la vision. L'œil permet la mesure de la matière océanique, la prise en compte de sa consistance, de sa rapidité, de sa puissance, car, comme l'écrit Roger Cornu : « *Voir, c'est saisir le mouvement* » (Cornu, 1991, p. 87). Dans la précédente description du canard, on a indiqué l'étape préliminaire qui consiste à observer les flots avant de les pénétrer pour choisir son passage en s'économisant : « *Alors que là, y aller, regarder, regarder, regarder, regarder, regarder !* » (Bertrand). Cette *lecture de vague*, domestication du regard qui s'apprend pendant de longues années, permet de ne plus voir la masse océanique comme une simple étendue d'eau se levant et s'abaissant, mais comme un matériau complexe. Entre les deux points immobiles que sont l'horizon et la plage existe pour le surfeur une multitude d'aspérités que son œil expert doit trouver, tel le *pic* où la vague se forme : l'objectif à atteindre. Afin de l'identifier, il peut bien sûr observer à quel endroit sont placés les autres pratiquants, mais il doit surtout déterminer où est la série qui lève. Pour ce faire, il lui faut discerner au large les stries qui donneront naissance aux vagues, et analyser ces dernières en déterminant leur taille. Plus elles sont grosses et déferlent longuement, plus elles sont puissantes. Dans ce cas, la vague maintiendra le surfeur plus longtemps sous l'eau. L'œil évalue aussi le courant, comme le dit Jano : « *Avant de rentrer dans l'eau, on voit s'il y a du courant ou pas* ».

Différencier les nuances de bleu de l'océan est utile pour comprendre la matière aquatique. Plus la substance est dense, plus l'eau est sombre. À l'inverse, lorsque sa compacité est plus ténue, elle est plus claire. « *J'ai vu sombre !* » dit Jano lorsqu'il était pris sous l'eau, voyant la nouvelle vague arriver. L'œil permet la mesure de la matière lors des apnées. Pendant la réalisation du canard, les surfeurs interrogés disent fermer les yeux, évitant les brûlures du sel. Toutefois, certains peuvent les ouvrir pour regarder le rouleau passer au-dessus d'eux, admirant les effets de matière. Par contre, lors d'une chute, ils ferment les yeux, ne les ouvrant qu'après être un peu stabilisé sous l'eau, pour tenter de s'orienter. Cependant, la visibilité est fréquemment mauvaise, le sable se mêle à l'eau et seule la clarté permet de distinguer le fond de la surface. Un système d'opposition visuel entre clarté et sombre permet d'identifier la sécurité du danger, et l'œil de guider le corps tout entier vers l'issue.

La vue contribue également à évaluer le rythme des vagues pour se mettre en adéquation avec l'océan : savoir à quel instant entrer dans l'eau, quand faire un canard, remonter, prendre une bouffée d'air : « *C'est celui-là le moment qu'on attend, tu sais, où tu rames, c'est un peu plus gros que prévu, mais il faut y aller quoi, et c'est parti. Et puis si t'y vas pas, tu vois, t'es en retard, t'es à la bourre et tu prends un énorme tampon.* » (Bertrand). L'œil permet donc au surfeur de savoir à quel moment et comment se mouvoir pour atteindre son objectif, telle la proie pour le prédateur : « *D'un seul geste de l'œil, le cerveau peut fixer visuellement la proie et vérifier que son geste est adapté à la réalité du monde extérieur.* » (Berthoz, p.(empl.Kindle 3012)), évaluant ainsi l'environnement maritime à travers sa propre grille de lecture. Dès lors, l'œil donne le rythme de l'eau au corps : « *Si je suis un prédateur, pour savoir de combien je dois bouger mon corps pour capturer ma proie, il me suffira de refaire avec le corps le mouvement spécifié par l'œil.* » (Berthoz, 1997).

« *On doit avoir l'œil et le pied marin !* » (M.¹⁰) s'exclame on ne peut plus justement M. lors d'un entretien, confirmant en quoi le sens visuel s'aiguise à force d'observations face à l'océan. De même qu'un charpentier sait lire le bois d'une poutre, ses nervures, ses noeuds, ses points faibles et ses forces pour anticiper le travail, le surfeur lit l'océan, ses mousses, ses baïnes, ses vagues et leur régularité pour anticiper sa façon d'agir et gagner ainsi en efficacité. Mais qu'en est-il lorsque la visibilité est inexistante ou qu'il ferme les yeux sous l'eau ? Qu'advient-il lorsque l'œil ne suffit pas ?

Être touché pour lire l'océan

Le corps tout entier est engagé dans le surf : « *Donc, tout cela nous met les sens en éveil parce qu'il faut surveiller sans arrêt l'océan, arriver à lire la mer, la houle qui arrive, pour pouvoir anticiper les séries, savoir qu'il faut se déplacer au large, s'il faut avancer.* » (M.) car l'océan ne se lit pas qu'avec le sens visuel lors de l'immersion. Le sens du toucher est primordial pour les surfeurs en apnée. Lorsque la personne est immergée durant un canard, elle utilise la sensation de mouvement que produit l'eau sur son corps, la « *vection* » (Berthoz, 1997, p. 68) pour savoir quelle gestuelle mettre en place, élargissant ainsi son éventail sensori-moteur. L'aspiration et le refoulement que les

¹⁰ M., 55 ans, surfe depuis plus de 40 ans principalement du « gros » (plus de 3m), entre Bidart et Guéthary.

vagues exercent sur le corps mobilisent une sensibilité proprioceptive que l'homme a peu l'occasion d'éprouver sur terre : flotter entre deux eaux en étant mené et emmené par la force du courant. Le surfeur, à force de pratique, affine cette perception afin de savoir quand il est temps de plonger ou de ressortir. Le frôlement de la vague glissant sur l'arrière du corps ajoute un repère sur la cadence qu'il faut impulser lors de l'apnée volontaire. Pour compenser le manque de visibilité, le surfeur lit l'océan avec son corps, touché par l'océan. Lors de l'apnée involontaire, le surfeur se sert du toucher pour analyser la matière aquatique. Comme le décrit Jano dans l'extrait d'entretien précédent, si la densité de l'eau est faible, il ne pourra pas trouver d'appui pour s'extirper de la « machine à laver ». Le toucher concourt à percevoir la matière : est-on dans la mousse où la flottaison est limitée, ou bien dans l'eau plus compacte sur laquelle s'accoter ? Pour s'orienter, le surfeur cherche donc des repères tactiles qui prennent le relais lorsque la vision est brouillée. Bien qu'étant dans un milieu liquide, le corps apprend à percevoir une certaine solidité de l'eau, un repère dans cet espace mouvant. L'ouïe peut compléter la gamme sensorielle grâce à la distinction de deux sons : le bruit blanc (semblable à celui que l'on entend quand la télévision n'est réglée sur aucune chaîne : la « neige ») lorsque le surfeur est dans la machine à laver et le son de déflagration dû à une vague qui casse. L'accalmie sonore indique le court laps de temps qu'il faut saisir pour remonter à la surface, avant l'arrivée de la prochaine déferlante.

L'apnée dans le surf est multi-sensorielle. Ces savoir-faire sensibles nécessitent un long temps d'apprentissage, permettant d'affiner les ressentis qui amélioreront la gestion de l'apnée au fur et à mesure des années.

Se détendre avec Archimède

Quand le surfeur est pris dans les vagues, il doit gérer ses dépenses énergétiques pour ne pas épuiser trop rapidement ses réserves restreintes en oxygène. C'est une apnée imprévisible qui ne laisse pas le temps d'une bonne ventilation préalable. Par conséquent, le surfeur immergé doit contrôler ses mouvements sans pour autant se contracter. Il se contraint ... à se détendre !

« Tu te fais balancer dans tous les sens et si tu restes tendu des fois ... Tu sais ça te tire les bras, ça peut te faire mal. Il faut laisser aller il faut laisser aller, tu ne peux rien faire, je vois

vraiment ça comme ça. Ouais tu te laisses aller. » (J.B). Comme le dit J.B, toute contraction du corps peut entraîner des risques de torsion des membres, c'est pourquoi les pratiquants mettent en avant la nécessité de relâchement corporel total. Malgré le stress dû à la situation d'apnée involontaire, la personne sait qu'il est inutile d'essayer de nager lorsqu'elle est prise dans la « machine à laver », tant est grande la force de l'océan. Mais, bien que détendu, il est nécessaire que le surfeur évite tout geste parasite lorsqu'il est brassé par l'eau. Les poings sont fermés afin que les doigts ne se tordent en étant pris accidentellement dans le leash¹¹, et le corps est roulé en boule de manière à ce que d'autres membres ne subissent le même sort que les doigts et pour se protéger le mieux possible de toute percussion avec une planche ou un autre objet flottant. Bien gérer l'apnée involontaire, c'est une question de confiance en ses propres capacités, mais aussi en la nature. Nombre de surfeurs fondent cette confiance sur le principe d'Archimède, comptant sur cette loi physique pour atteindre la surface : « *Donc faire le moins d'efforts possible et automatiquement Archimède...* » (Jano). Ils se confortent en se disant qu'à un moment ou un autre, ils remonteront. Se raccrochant à cette pensée, ils arrivent à éviter toute panique qui pourrait être fatale lors de l'apnée.

Conclusion

Les surfeurs, conscients des risques liés à l'apnée involontaire, neutralisent ces périls à travers l'idée de *symbiose* : « *Le surf en général pour réussir, je pense qu'il faut vraiment avoir une sorte de symbiose. Il faut avoir un contact. Moi j'ai beaucoup de respect avec les vagues.* » (J.B). Ainsi, pour un grand nombre d'interviewés, un bon surfeur doit être en harmonie avec l'océan. L'apnée est l'un des ces instants caractéristiques où les pratiquants expriment leurs perceptions et leurs représentations du milieu marin. La façon dont ils « sentent » l'océan par le corps et l'expérimentent semble les conduire à une « *identification* » qui attribue à l'élément naturel des « *propriétés ontologiques* » (Descola, 2005 :169). Ainsi, l'océan est doté de volonté, de ressentis, de mémoire ou encore d'esprit de vengeance ou encore d'abnégation :

« C'est presque une histoire de symbiose avec l'élément (...) Arriver à faire que l'on ne soit plus un ennemi à abattre pour la nature (...) Que l'on puisse faire en sorte qu'elle vous accepte dans toute sa force, sa puissance, pour un moment que vous avez choisi, qu'elle

¹¹ Fil reliant la planche à la cheville.

vous épargne (...) Se faire accepter par la vague, c'est-à-dire être tout à fait en symbiose avec son rythme de déferlement (...) Une espèce d'offrande que faisait la nature en permettant à un surfeur de glisser sur son dos » (B.)

Entre animal sauvage et humain, l'océan pour le surfeur comme pour nombre de gens de mer sanctionne ceux qui ne font pas preuve d'humilité (Sayeux, 2008). Le surfeur, à travers une attitude respectueuse face à l'élément marin, attend une réciprocité de la part de celui-ci. S'il lui arrive d'insulter une vague trop coriace, il reconnaîtra les représailles de l'océan par rapport à son manque de respect, si la suivante est plus puissante encore et l'entraîne sous l'eau : « *Dire d'eux [les non-humains] qu'ils sont des personnes revient en effet à leur reconnaître une autonomie, une intentionnalité et un point de vue de même nature que ceux des humains, mais situés à l'intérieur de sphères de pratiques et de significations qui sont particulières à chacun d'eux (...)* ». (Descola, 2005, P. 388). Lors de l'apnée involontaire, l'homme s'en remet donc à une nature humanisée qui décidera, selon son « humeur », de le rejeter ou non. Cette conception de l'océan l'éloigne de la pensée naturaliste occidentale dissociant l'humain du non-humain, soustrayant toute *intersubjectivité* à ce dernier (Descola, *op.cit.*, p. 398). Si l'apnée réussie du point de vue du surfeur est une apnée où la personne est en symbiose avec l'océan, calquant ses sensations, son rythme, son souffle à celui de l'élément marin, alors ce « *monde naturel* » (Descola, *op.cit.*, p. 25) qu'est l'océan n'est pas séparé du monde humain. Cette *identification* de l'élément marin n'est pas exclusive aux surfeurs, on la rencontre chez les apnéistes (Frolla, Raveneau, 2006) tout comme chez les pêcheurs. Ne peut-on voir alors ici, à travers cette signification commune, une identité commune à tous les gens de mer ?

Bibliographie

- Andrieu, Bernard, *Bien dans l'eau, vers l'immersion*, Atlantica, 2010.
- Berthoz, Alain, 1997, *Le sens du Mouvement*, Odile Jacob.
- Cadoz, Claude, 1994, *Les réalités virtuelles*, Flamarion.

Chevalier, Denis, 1991, *Des savoirs efficaces*, Terrain, n°16, pp. 5-11.

Cornu, Roger, 1991, *Voir et Savoir*, in *Savoir-faire et pouvoir transmettre : transmission et apprentissage*, Chevalier Denis (dir.), collection ethnologie de la France, cahier 6, MMSH.

Descola, Philippe, *Par delà la nature et la culture*, Paris, Gallimard, 2005.

Frolla, Pierre, Raveneau, Gilles, Au plus profond de soi, *Ethnologie Française*, 4/2006 (Vol.36), p. 681-683.

Jacques-Jouvenot, Dominique, Vielle-Marchiset, Gilles, (dir.) 2012, *Socio-anthropologie de la transmission*, l'Harmattan.

Luciani, Annie, 1996, *Le toucher, le geste*, in *Les cinq sens de la création. Art, technologie, sensorialité*, Borillo et Sauvageot (dir.), Seyssel, Champ Vallon.

Sayeux, Anne-Sophie, sept. 2010, *Au cœur de la vague, comment peut-on être surfeur ?*, in Vielle Marchiset G., Wendling T., *Aux frontières du sport : regards socioanthropologiques sur des pratiques informelles* (dir.), ethnographiques.org. <http://www.ethnographiques.org/2010/Sayeux>

Sayeux, Anne-Sophie, 2013, *La valeur sensation, le cas du surf*, in *Ethique du sport*, Andrieu, Bernard (dir.), Ed. l'Age de l'Homme.

Sayeux, Anne-Sophie, 2008, *Surfeurs, l'être au monde, une analyse socio-anthropologique*, Rennes, PUR.

Sayeux, Anne-Sophie, mars 2008, *Surf autogéré contre surf fédéral : deux idéaux en lutte*, in la *Revue Européenne de Management du Sport*, n°21 pp. 43-47.

Sayeux, Anne-Sophie, Bodin, Dominique, 2006, *De l'école buissonnière à l'enseignement : comment s'apprend le surf ?* in L. Robène, Y. Léziart (dir.) *L'homme en mouvement, Histoire et anthropologie des techniques sportives*. Volume 1. *Techniques sportives et société*. Paris, Chiron, vol.1, pp. 493-507.